Parce que c’était lui, parce que c’était nous.

Denis Badault, pianiste et compositeur (1958-2023). L’Arrosoir, lieu de jazz et de musiques de traverse à Chalon-sur-Saône (1971-2023).

Et une question :

Qu’est-ce qu’un lien de compagnonnage entre un artiste et un lieu de diffusion ?

A cette question, il eut été préférable, Ô combien, que chacun des deux compagnons apporte sa réponse. Mais Denis nous a quittés pour de bon, non sans laisser un jour une trace de son attachement sur un réseau social, où il écrivit ceci *:*

*« 40 ans de carrière. 2 New Morning seulement, dont 1 avec H3B, ce 4tet de rêve avec Tom Arthurs, Régis Huby et Sébastien Boisseau, 0 Sunset, 0 Marciac dont je reviens, pour la 1ère fois donc, avec l’ONJJ3. Intéressant à observer, ces « absences »… Merveilleusement compensées par les fidèles comme le Jazz club de Chalon  »*

Aujourd’hui, si l’Arrosoir a disparu lui aussi corps et bien, sacrifié sur l’autel d’une restructuration culturelle qui ne dit pas son nom, ceux, parmi les plus anciens qui l’ont fait vivre, se souviennent bien de ce compagnonnage avec Denis.

Même si les pudeurs réciproques ont toujours conduit à une certaine discrétion sur ce thème, c’est bien évidemment d’amour dont il fut question. Amour de la musique, amour de la pensée, amour de l’humour, amour de l’amitié, affinités électives… Moins corsetées, les détestations communes (et il y avait encore plus fâcheux que la SNCF…) s’exprimaient plus aisément, et ce sont elles, peut-être, qui permirent de comprendre qu’on était en terrain d’entente cordiale. Dans ce compagnonnage, point de place pour le rapport de force, la ruse ou le soupçon qui caractérisent les liens des copains et des coquins. A leur place la drôlerie et la tendresse étaient comme chez elles dans cette longue fidélité, de concert en concert, d’aventure en aventure.

Comme nous pouvons encore le dire, alors disons-le, disons-le enfin, ce que nous n’avons jamais dit explicitement à Denis, et qu’il faisait semblant de n’avoir jamais entendu.

Disons lui le charme que dégageait pour nous cette merveilleuse adéquation entre le musicien et sa musique, ce charme mêlé du très savant et du très naturel, de la fantaisie et de la science, de l’élégance et de la bonhommie. Orchestrateur, en petite ou grande formation, nous trouvions magique son génie des alliances de timbres inédites et des castings audacieux, son art des passerelles, qu’elles fussent préméditées ou bâties dans le geste de l’improvisation.

Mais ce qui, peut-être, fit naître et grandir notre attachement, ne serait-ce pas d’abord ce point essentiel, lui aussi commun au musicien et à l’homme, à savoir le goût et l’art de la conversation ? A quoi on pourrait ajouter la passion de l’égalité.

Car pour devenir compagnonnage, en ce qui nous concerne, un lien d’admiration n’eut pas suffi. S’il n’y avait eu que le concert et puis au revoir, alors l’Arrosoir et Denis Badault ne seraient pas devenus l’un à l’autre des fidèles. Cet amour là s’est aussi tissé dans les interstices, les temps faibles, les discussions, l’attention réciproque, les regards et les silences, les pauses pendant les balances, les repas et les verres partagés, le relâchement d’après concert, la gare d’arrivée et de départ, les mails et les coups de fil…

Durant ces moments, et nous en venons à cette passion partagée de l’égalité, il n’y avait pas le musicien et les autres (organisateurs, techniciens, admirateurs etc.), il y avait quelques personnes rassemblées autour d’un événement, la venue de Denis pour un concert, et qui y voyaient l’occasion d’une communauté éphémère où la vie battrait un peu plus fort qu’à l’ordinaire, un peu plus juste, un peu plus au cœur des choses humaines, tout ce surplus d’existence que l’art permet quand l’artiste est ce que Denis était.

Qu’on ne compte pas sur ce texte pour établir une chronologie, pas plus qu’une comptabilité, du compagnonnage entre Denis Badault et l’Arrosoir, comment cela a commencé, quel fut le premier concert, combien y en a-t-il eu etc. On se souvient en revanche que Denis vint volontiers jouer à plusieurs reprises à l’invitation de musiciens du cru, et qu’il y mit autant de passion qu’avec ses compères plus renommés. On se souvient de son alchimique association avec Eric Lareine, à deux reprises, et de l’enchantement absolu que fut le quartet H3B.

On se souvient de la joie à l’idée de prochaines retrouvailles, après deux ou trois saisons sans lui, on se souvient d’un amour partagé pour le compositeur catalan Federico Mompou, on se souvient d’avoir bu et ri en si bonne compagnie. On se souvient s’être dit quelle chance ils ont, ceux qui fréquentent de près cet homme là !

Aujourd’hui que ni l’Arrosoir ni Denis ne sont plus, les survivants de ce compagnonnage sont reconnaissants envers l’artiste et le lieu qui ont rendu cette relation possible, ils en portent la richesse et souhaitent ardemment que d’autres fidélités de ce genre naissent et perdurent, ici ou là, telles des oasis dans le désert ultralibéral.